

LE SEXE COMME MOTEUR DE DOMINATION DE LA FEMME DANS LA LITTÉRATURE AFRICAINE FRANCOPHONE

Mbaye DIOP

Université Gaston Berger, Sénégal

mbayediopoete@gmail.com

Résumé : La femme africaine est longtemps restée sous la tutelle de l'homme. Ce dernier est le porte-flambeau de la société, c'est-à-dire qu'il est la seule voix autorisée à prendre des décisions au sein de la société ; la femme quant à elle est réduite au silence. Les femmes africaines subissent des formes de violences multiples : l'oppression, l'assujettissement, les mariages forcés entre autres. C'est un système social et économique où l'action des femmes se cantonne à la sphère privée, à la différence des hommes qui gèrent le domaine public et politique. Il s'agira dans cet article de la remise en cause des règles sociétales du statut de la femme ensuite la revendication de la place féminine, le désir d'émancipation et d'affirmation féminine.

Mots-clés : Révolte, prostitution, émancipation, sexualité, domination

SEX AS AN ENGINE OF FEMALE DOMINATION IN AFRICAN FRANCOPHONE LITERATURE

Abstract: The African woman has long remained under the yoke of man. The latter is the torchbearer of the society, that is to say that he is the only voice authorized to make decisions within the community; the woman is reduced to silence. African women undergo multiple forms of violence: oppression, subjugation, forced marriages among others. It is a social and economic system where the action of women is confined to the private sphere, unlike men who manage the public and political domain. This article will be about questioning the societal rules of the status of women, then the claim of the feminine place, the desire for emancipation and feminine affirmation.

Keywords: Revolt, prostitution, emancipation, sexuality, domination.

Introduction

Dans la littérature francophone africaine de la première génération, la femme est présentée comme la gardienne de la tradition. Elle est chantée, louée par les écrivains de cette époque dans leurs productions littéraires pour mettre en lumière sa valeur et son rôle dans la société. Ces voix masculines qui font le portrait élogieux de la femme africaine sont nombreuses dans le champ littéraire. Au milieu de ces voix, nous avons celle de Senghor qui, à travers son poème « Femme nue, femme noire », met en exergue la beauté et les autres facettes de la femme africaine. Ce discours élogieux à l'endroit de la femme africaine révèle-t-il sa vraie identité dans la société ? « L'Afrique a des pratiques abusives qui font de la femme africaine une mineure à vie et, en quelque sorte, une colonisée au second degré » (Jacques Chevrier, 1984 : 152) et ces auteurs passent sous silence cette exploitation. Aussi, le temps est venu pour la femme africaine de ne plus se laisser chanter exclusivement mais de prendre la parole à son tour pour exprimer sa condition sociale.

Cette prise de parole pour les premiers écrivains femmes se limitait à de simples témoignages. Elles ont également évoqué des questions d'ordre politique, social et économique qui sapaient le continent africain récemment libéré du joug colonial. Le but de ces écrivains femmes de la première génération était avant tout de prendre la parole, de témoigner des frustrations et d'évoquer leurs aspirations, d'où la naissance des œuvres d'auteures féminines d'allure autobiographique. Beaucoup de ces femmes sont formées à l'École Normale des Jeunes Filles de Rufisque en Afrique occidentale Francophone (AOF) créée en 1939. Les écrivains femmes de cette nouvelle génération sont, entre autres, Calixthe Beyala et Ken Bugul qui refusent d'emboîter le pas à leurs prédécesseurs. De ce fait, elles bravent la pudeur pour mettre en exergue la véritable image de la femme souvent opprimée dans la vie traditionnelle aux villages, dans les banlieues avec la violence ainsi que dans les mégapoles modernes. Elles ont recours à une écriture violente, impudemment sexualisée et qui leur ont valu l'étiquette de femmes rebelles (Odile Cazenave, 1996) parce qu'elles entrent en rébellion contre toutes les pratiques immodérées que la femme africaine subit de plein fouet. Ce faisant, les femmes ont investi le corps des femmes d'un pouvoir extraordinaire qui leur permet de dire leur pensée au sein de la société et de se révolter contre toutes les injustices qu'elles subissent. Comment les auteures de notre corpus représentent-elles le corps de la femme ? Est-ce qu'elles font partie de celles qui ont condamné la violence faite à la femme ? La représentation du corps féminin révèle l'émergence, voire l'exigence, de nouvelles normes répressives qui cohabitent avec un certain agir fécond et fécondant. En effet, cette représentation chez les auteures comme Ken Bugul et Calixthe Beyala se conçoit comme une forme d'exhortation à la démythification et démythification de l'hermétisme littéraire et permet une interrogation du corps féminin. Ainsi, dans ce travail nous évoquerons tout d'abord la réappropriation du corps féminin, ensuite le corps féminin : pouvoir et instrument de domination de l'homme et enfin la célébration du corps féminin.

1. La réappropriation du corps féminin

Les femmes rebelles utilisent le corps féminin pour montrer leurs mécontentements, c'est-à-dire qu'elles représentent clairement ledit corps au cœur de leurs productions littéraires afin de mettre en exergue la condition féminine. Subséquemment, elles exprimeront l'appropriation, la jouissance, le lesbianisme, la maternité, l'avortement et le viol pour mieux se faire entendre. Ce sont des sujets que la littérature africaine avait tendance à passer sous silence. En effet, le corps est avant tout sensuel et le combat se fait entre le déni social, voire patriarcal. Pour lutter contre cette négation névrotique, Ken Bugul, à travers *Le baobab fou*, défend l'épanouissement du corps tout entier, peu importe l'état civil de la femme, sa classe ou sa place sociale. La femme doit être le maître de son destin et de son corps pour retrouver sa vraie place dans la société. Le corps tient une place essentielle dans ce roman de Ken Bugul. La présence du corps dans l'écriture féminine dévoile la personnalité de la femme mais aussi des moments pénibles qu'elle endure dans sa vie. Ken Bugul, à travers *Le baobab fou*, cherche à rehausser l'image de la femme limitée à l'asservissement. Ken Bugul, à travers son personnage Ken, se crée des racines pour ensuite affronter le monde de l'inconnu, et faire

de cet inconnu une partie d'elle - même. La littérature actuelle des femmes romancières africaines n'a pas pour projet de trouver une unité à l'identité, voire une harmonie de celle-ci, mais plutôt de saisir la condition féminine africaine. L'héroïne Ken se réjouit des retrouvailles avec son corps. N'ayant jamais été objet de convoitise en Afrique selon les normes préétablies, Ken fait l'objet de plusieurs avances en Europe puisqu'elle avait été autorisée à titre exceptionnel à laisser libre cours à son corps. Ce corps occupe le centre de la quête de la liberté chez le personnage Ken d'où le sens de la réappropriation du corps féminin. Ken Bugul a compris que pour se reconstruire, il est impératif de passer par la transgression et défaire l'ordre préétabli. Aussi, par le biais de *Le baobab fou*, Ken Bugul met à nu les problèmes de la femme dans une société phallocratique. Elle montre et démontre comment la femme se sert de son corps pour détruire les fondements de la société traditionnelle qui ne font que réduire la femme à sa plus simple expression. Nous remarquons la même indignation contre le sort de la femme chez Calixthe Beyala par le biais de son héroïne Irène Fofu. Ce faisant, consciente que la sexualité demeure le seul domaine où les hommes sont encore en demande à leur égard, l'héroïne Irène use de ce pouvoir sexuel qu'elle a sur la gent masculine pour sortir de la dépendance dans laquelle la société la maintient. Ainsi, elle s'interroge : « As-tu conscience de ton pouvoir ? demande Irène à Fatou. Moi, par exemple, je peux obtenir de la plupart des gens ce que je veux » (Calixthe Beyala, 2003 : 43). Chemin faisant, les femmes s'approprient leur corps comme diplomatie de libération vis-à-vis de l'homme ou encore comme affirmation de liberté sexuelle, d'indépendance économique et affective. Les héroïnes Irène et Ken exemplifient précisément cela. Calixthe Beyala et Ken Bugul, femmes rebelles dans la littérature africaine, évoquent avec vigueur l'altérité sexuelle féminine comme choix pour dire la femme. Indiscutable facteur de rejet des pouvoirs en place, la sédition du sexe féminin s'inscrit chez elles comme un processus de transgression des codes usuels, à titre subversif, dont le moindre n'est pas la violence scripturale qui caractérise leurs textes. C'est dans cet ordre d'idées qu'inscrivent ces propos : « le sexe est un élément moteur. Surtout depuis que nous sommes passés, sous la pression de la modernité, à partir des sociétés matriarcales ou matrilineaire à des sociétés patriarcales » (Calixthe Beyala, 2003 :41). Par ailleurs, la dérive morale des personnages Irène et Ken est comprise comme le symbole de la déchéance de tout un continent parce qu'elle est le signe du dysfonctionnement des sociétés africaines contemporaines né de l'incurie politique qui conduit à une grande misère psychologique, morale et spirituelle. Le combat de Ken Bugul et Calixthe Beyala fait écho à la romancière Belge Amélie Nothomb. Cette dernière a fait une entrée remarquable dans le monde des lettres avec son roman *Hygiène de l'assassin* (Amélie Nothomb, 1992). Dans son roman, la présence de caractères féminins est fortement marquée, et c'est surtout l'impact de leur beauté et de leur corporalité. Partant de ce constat, le corps féminin, chez les romancières Ken Bugul et Calixthe Beyala, est prise de conscience et de parole. En se réappropriant leurs corps, elles finissent par dénicher le pouvoir dudit corps.

2. Le corps féminin : pouvoir et instrument de domination de l'homme ?

L'écriture féminine appelle la femme à la reconquête de son corps que l'on lui a volé. Elle aborde librement la sexualité et sensualité. Le désir féminin et la jouissance sont des thèmes traités par de nombreuses femmes romancières. Dans cette stratégie de réappropriation du corps, la sexualité et la polyandrie sont présentées parfois comme des armes à ne pas négliger. Loin d'être un signe de servitude et de mépris, la sexualité devient, dans l'écriture, un moyen d'affirmation de l'identité de la femme face à l'oppression des hommes. Ce faisant, Calixthe Beyala se sert de son corps pour imposer sa suprématie et hégémonie :

Ces fesses sont capables de renverser le gouvernement de n'importe quelle République ! Elles me permettent de faire des trouées dans le ciel et de faire tomber la pluie si je le désire ! Elles sont capables de commander au soleil et aux astres ! C'est ça, une vraie femme, vous pigez ? Elles délivrent le monde de grandes calamités !

Calixthe Beyala (2003 :30)

À travers cette affirmation, la narratrice révèle le pouvoir que la femme détient, c'est -à-dire sa capacité de pouvoir tourner des choses à sa faveur si elle le désire. La femme en se servant de ses fesses peut avoir gain de cause dans chaque combat qu'elle mène puisqu'elle fait l'objet de nombreuses convoitises. Par ricochet, le corps féminin a un pouvoir sur l'homme. C'est un puissant remède contre les maux humains, c'est ce que justifie ce propos : « si tu plonges, dit-il en doigtant le pubis d'Eva, tu ne mourras pas ! Cette femme c'est l'élixir contre la mort ! » (Calixthe Beyala, 2003 : 105). La femme a le pouvoir magique de guérir les hommes avec son sexe. C'est une chance que la femme doit saisir car les hommes sont prêts à tout offrir à la femme à condition qu'elle cède à leurs désirs. A cause de son corps singulièrement son sexe, les hommes la vénèrent et se mettent à genoux à ses pieds. Force est de reconnaître qu'Irène a un pouvoir indescriptible de la sexualité dans la mesure où elle ressuscite la virilité des hommes. Ceci se justifie par l'entremise de cette réaction : « ce n'est pas possible, ma virilité est revenue [...] je bande. Je bande pour de vrai ! » (Calixthe Beyala, 2003 : 107). Elle va jusqu'à comparer le pouvoir du sexe au pouvoir de rédemption apporté par le Christ. Dans le lit, Irène se dit être une déesse capable d'accomplir la mission qu'a accomplie le Christ : sauver l'humanité par le sexe. Le Christ a souffert sur la croix, mais elle le fait en mode jouissif. Elle affirme être la Nivaquine contre le paludisme, l'aspirine pour soigner les maux de tête, les antiviraux pour soigner le sida. Sa luxure fait disparaître la paresse, la lèpre, le goitre, la jalousie et autres fléaux sociaux :

J'ordonne et je suis la déesse des Eaux, le génie de la fécondité, du sol et des Céréales. Je suis divinité des forêts et des Savanes. Je suis celle dont les désirs épouvantent le malheur et le font s'embourber dans les marécages. Je suis une caverne miraculeuse qui donne sens aux sept merveilles du monde.

Calixthe Beyala (2003 :98)

Quand on a un don, on le fait profiter à l'humanité dans sa globalité. Ainsi, Irène fait don de cette médication contre les maux à tout le monde, des professeurs d'université aux imams, en passant par les chauffeurs de poids lourd et les vieilles femmes. Aussi, nous pouvons analyser le voyage du personnage principal Ken vers l'Europe sous cette même perspective, c'est-à-dire faire profiter l'humanité dans son universalité de son pouvoir sexuel puisqu'elle va y continuer ces pratiques. La dextérité combinatoire de ces personnages femmes à la sexualité confirme la thèse sur l'hypersexualité des Noires. Et cela fait écho aux personnages Bouba et Vieux de Dany Laferrière (2007). À travers les stéréotypes inhérents au pouvoir sexuel auxquels elles lient les Noirs, les femmes blanches cherchent à tout prix à faire l'amour avec ces deux personnages. Rappelons que le comportement de ces deux héroïnes est une façon de s'insurger contre les fonctions ancestrales qui réduisent la femme dans ses rôles domestiques. Ces différentes idéologies sont érigées comme des preuves et canons de la féminité. Une telle construction démontre la dimension patriarcale et sexiste dans les rapports sociaux de sexe. Ces normes liées à la sexualité féminine sont vécues comme une évidence et indique la structuration de fond des rapports de genre. C'est dans ce sens que s'inscrit le message de Fatou Sow et al. (2004). Elles ont fait une analyse des concepts utilisés relevant certes d'acquis de recherches féministes mais qu'il faut replacer dans l'univers socio-culturel africain. Dans ce continent, il convient de dire que l'émancipation a constitué une bataille ayant présidé à la lutte pour l'égalité des droits. Aujourd'hui encore, nous nous demandons si le combat féministe est aussi africain, autrement dit, existe-t-il un féminisme africain ? Dans cet ouvrage, il est question de contextualiser les concepts de lutte pour l'égalité entre les hommes et les femmes. Par le biais du corps féminin, Calixthe Beyala présente l'homme comme une victime expiatoire prise entre les griffes d'une femme au pouvoir ensorcelant, une méduse impitoyable dont il ne peut se défaire. A travers les personnages féminins, Calixthe Beyala offre moult articulations de l'évolution féminine. La femme apparaît avec des traits d'un être faible, accablée par une vie difficile et injuste. C'est l'exemple de l'épouse de Hayatou, Eva, être malheureux assis au bord du monde et à qui toute chance aurait été refusée. Mais, « tout vient à point à qui sait attendre » (Calixthe Beyala, 2003 : 108) parce que grâce au pouvoir d'Irène, Eva renoue avec le monde des plaisirs de sens. La narratrice dépeint Irène sous des traits d'une jeune femme dont le charme ne laisse aucun homme insensible. Nous entrevoyons un pouvoir de séduction chez l'héroïne qui agit telle une toile d'araignée sur les imprudents qui s'y hasarderaient. En véritable jeu, l'homme se laisse appâter passivement jusqu'à l'effritement de ses dernières barrières. Chez Calixthe Beyala, l'homme est véritablement sous la menace perpétuelle d'une apparition féerique qui vient ébranler ses principes les plus solides. Ainsi, Irène convoque son pouvoir pour réduire le chauffeur à sa merci. Le passage suivant le confirme :

Je m'approche du chauffeur de manière à ce qu'il perçoive la naissance de mes seins. Mes doigts frôlent le renflement de son pantalon comme par inadvertance. Il déchiffre l'hommage que je lui rendrais s'il acceptait de faire ce que je lui demande. Et ma sensualité en cet instant est une vérité insupportable, d'autant que le chauffeur, en ce crépuscule, l'enveloppe d'une tiédeur mousseuse. Il passe une langue pâteuse sur ses lèvres puis : je le fais pour la pauvre malheureuse, dit-il.

Calixthe Beyala (2003 :147)

Sous cette perspective, Irène est une grande séductrice et c'est ce qui lui confère un aspect ouvertement philosophique au discours féminin, c'est-à-dire qu'il faut un esprit critique pour réussir l'analyse de ce personnage. Irène est présentée ici comme une sorte de croque-homme, un don juan des temps modernes. Grâce à son expérience mystique sur la sexualité, elle exerce une certaine emprise sur l'homme qu'elle exploite à son tour. Pour Calixthe Beyala, depuis la nuit des temps, la femme africaine a été subjuguée par l'homme. Cette domination de la femme par l'homme a poussé celui-ci à la considérer comme un objet sexuel. Pour l'homme, elle est bonne pour la reproduction. L'auteure Calixthe Beyala estime que la femme n'a pas que des devoirs, elle a aussi droit à la liberté, à la parole et aux plaisirs. Aussi dénonce-t-elle avec force la pseudo-égalité entre l'homme et la femme ? Il appert que, les deux romancières tirent leur originalité de la bataille qu'elles engagent pour non seulement permettre à la femme de prendre conscience de sa situation, mais surtout de se libérer en s'assumant pleinement.

3. La célébration du corps féminin

Si les romancières femmes francophones, surtout maghrébines, insistent beaucoup sur l'emprisonnement du corps féminin à travers le port du voile qui les rend invisibles, celles de notre corpus entrent en rébellion contre des pratiques liberticides féminines. En revanche, Ken Bugul et Calixthe Beyala mettent en relief la question des transformations corporelles de la femme. Par le biais de leurs écrits, elles offrent de multiples exemples de transformations corporelles de personnages féminins corrélées à des changements de tenue vestimentaire. Bien qu'elles aient averti qu'elles n'emboîteront pas le pas au chantre de la Négritude, elles subliment les traits de leurs héroïnes. Ce faisant, elles rejoignent ce pionnier du mouvement de la Négritude, Léopold Sédar Senghor. Et c'est dans la poésie de Senghor (1990 : 18-19) que la présence du corps de la femme se fait le plus remarquer. De son célèbre poème, « Femme noire », à l'« Élégie pour la reine de Saba », le chantre de la Négritude n'a cessé de survaloriser le corps de la femme africaine. Les premiers versets de « Femme noire » sonnent comme un cinglant démenti adressé à l'Occident, quand le poète s'écrie:

Femme nue, femme noire
 Vêtue de ta couleur qui est vie, et de ta forme qui est beauté !
 J'ai grandi à ton ombre ; la douceur de tes mains bandait mes yeux
 Et voilà qu'au cœur de l'Été et de Midi, je te découvre,
 Terre promise, du haut d'un haut col calciné
 Et ta beauté me foudroie en plein cœur comme l'éclair d'un aigle.

Léopold Sédar (1990 : 18-19)

Ainsi, quand Calixthe Beyala et Ken Bugul décrivent dans leurs romans, respectivement dans *Femme nue, femme noire* et dans *Le baobab fou*, Irène et Ken, nous en déduisons une beauté légendaire à couper le souffle. Pour la romancière sénégalaise, son héroïne Ken a une forme provocante. Elle a des courbes qui ne laissent personne indifférent dans tous les lieux qu'elle fréquente. Elle était « celle à qui chacun voulait laisser sa carte de visite ; avec qui chacun voulait parler. J'étais le happening de tout ce monde des arts et de mondanités » (Ken Bugul, 2009 : 122). Ken était la vedette de tout ce beau monde grâce à sa corpulence mais aussi à sa couleur de peau puisqu'à l'époque coucher avec une femme noire est un mystère pour les Blancs. De fait, certains cherchent à tout prix à découvrir ce mythe sexuel. Cela est aussi l'un des aspects qui fait que l'héroïne Ken est le happening en Europe plus précisément en Belgique mais aussi le fait qu'elle soit Sénégalaise. Le passage suivant le démontre : « d'où vient-elle ? Ah ! Elle est sénégalaise ! Ah oui c'est différent » (Ken Bugul, 2009 : 108). Le compagnon de Ken, Jean Wermer, était criblé de questions sur la personnalité de Ken tellement les habitués du milieu, un restaurant grec, sont surpris du charisme de Ken. Pourquoi ces gens s'interrogent-ils sur l'origine de Ken ? Parce qu'il faut qu'elle soit tout sauf Congolaise, « les Belges et les Congolais avaient un passé historique commun, tragique » (Ken Bugul, 2009 : 10), d'où la haine des Belges vis-à-vis des Congolais. Cet épisode démontre clairement l'interconnexion entre le genre racialisé et la mobilité sociale par le biais de la sexualité, mais aussi la vision négative et déterministe de la narratrice. Cette dernière évoque sa situation genrée et racialisée comme comparable au statut de toutes les femmes noires en Europe postcoloniale où elles sont perçues uniquement comme des objets. Hormis le charme de Ken, la narratrice décrit sa mère comme une brave femme, soumise comme le souhaite la tradition africaine. C'est une mère qui est le prototype du produit patriarcal, une épouse qui est au chevet de son mari, d'où la signification de ces mots : « Je tenais ses seins qui avaient donné la vie, dans mes petits poings, jusqu'à la réveiller. Elle dormait du sommeil du guerrier. Ma mère était présente dans la demeure familiale, comme l'immense dojali » (Ken Bugul, 2009 : 96-97). Dans ce contexte, Ken Bugul rejoint l'idée de Senghor dans sa représentation de la femme africaine que nous avons évoquée en amont dans la mesure où elle fait l'éloge de la bravoure de sa mère. Cette description laisse entrevoir la vaillance, la détermination de sa mère dans son devoir de femme et, par ricochet, l'auteure met en filigrane la bravoure et la beauté de la femme africaine. Parallèlement, l'auteure camerounaise présente Irène fofo sous des formes très spécifiques que son hôte, Fatou, ne cesse de déifier. Cette dernière admire les formes d'Irène : « tu es belle et émouvante » puisqu'elle a des « joues creuses », des « lèvres pulpeuses » (Calixthe Beyala, 2003 : 50). Irène a une peau d'ébène, elle a une beauté majestueuse difficile à

résister et c'est la raison pour laquelle Fatou a « des pensées de feu rien qu'en la regardant » (Calixthe Beyala, 2003 : 50).

Conclusion

Nous concluons que la passion des héroïnes de Calixthe Beyala et Calixthe Beyala est de soumettre les hommes à leurs charmes. Les auteures démontrent la suprématie féminine par le truchement de leur corps. L'homme, qui exploitait la femme en pensant pouvoir faire d'elle ce qu'il désire, finit par céder puisqu'il a un désir inextinguible pour le corps féminin. Celui-ci est perçu comme la revanche de la femme sur l'homme. La femme profite de l'insatiabilité sexuelle de l'homme pour le dépouiller. Elle n'est plus une victime innocente. Elle prend les choses en main et affirme son pouvoir et sa détermination face à un homme affaibli et complètement impuissant. Ce pouvoir de la femme à dominer l'homme est une réalité absolue. Désormais, la femme se veut une personne qui cherche à jouir de la vie. Somme toute, dans la représentation bugulienne et beyalienne, la beauté du corps féminin est indissociable de celle de son âme et de son esprit. Du coup, le sexe féminin est moteur pour dompter l'homme si tant et si bien que ce que femme veut, Dieu le veut.

Références bibliographiques

- Beyala, C. (2003). *Femme nue, femme noire*, Paris, Albin Michel
- Bugul, K. (2000). *Le baobab fou*, Paris, Présence Africaine
- Cazenave, O. (1996). *Femmes rebelles : Naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris, L'Harmattan
- Cornaton, M. (1990). *Pouvoir et sexualité dans le roman africain. Analyse du roman africain contemporain*, Paris, L'Harmattan
- Conde, M. (1979). *La parole de la femme : Essai sur des romancières des Antilles de langue française*, Paris, L'Harmattan
- Deschamps, C. (2006). *Le sexe et l'argent des trottoirs*, Paris, Hachette littérature
- Gallimore, R. B. (1997). *L'œuvre romanesque de Calixthe Beyala, Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique francophone sub-saharienne*, Paris, L'Harmattan
- Laferriere, D. (2007). *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*, Québec, Groupe Privat/Le Rocher
- Sole, J. (1993). *L'Âge d'or de la prostitution de 1870 à nos jours*, Paris, Plon
- Sow, F. & al. (2004). *Sexe, genre et société. Engendrer les sciences sociales en Afrique*, Paris, karthala